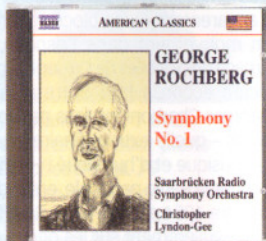


► La découverte du mois : La Symphonie n° 1 de Rochberg

Une première mondiale au disque nous fait apprécier la personnalité fascinante d'un musicien américain encore inconnu en Europe.

George ROCHBERG

(1918-2005)



Symphonie n° 1

Orchestre symphonique de la Radio de Sarrebruck,
dir. Christopher Lyndon-Gee

Naxos « American Classics »

8.559214 (Abeille). 2004. 64'

Nouveauté 1^{re} Stéréo DDD

Très belles dynamique et présence,
nous plaçant au cœur de l'orchestre.

Notice ♥ (texte très complet signé
du chef d'orchestre mais en anglais
seulement)



Dans l'édition
que Naxos
consacre aux
musiciens
américains,

la *Symphonie n° 1* dont c'est ici le premier enregistrement, tient une place à part. Monumentale par ses proportions et son orchestration, la partition synthétise l'écriture du compositeur qui la mit en chantier en 1948 puis la révisa à plusieurs reprises jusqu'en 2003. Cette musique percussive, sauvage, mais puisant aussi son originalité dans le post-romantisme américain est profondément personnelle. Elle fascina les professeurs de George Rochberg, qui, à la lecture du premier mouvement, lui demandèrent ce qu'il pouvait bien avoir à composer pour les mouvements suivants ! Il est vrai que l'on ne s'ennuie pas dès l'introduction, véritable explosion de couleurs, exultante, toujours à l'extrême limite du langage tonal. Malgré les demandes pressantes de nombreux musiciens (dont Eugene Ormandy)

afin qu'il raccourcisse les cinq mouvements de l'œuvre, George Rochberg refusa. Il eut raison car le sentiment d'éparpillement, les ruptures incessantes faites de gigantesques glissades n'altèrent pas une cohérence de ces paysages sonores. La musique nocturne du deuxième mouvement, avec cette marche lente s'éloigne progressivement des ombres d'Igor Stravinsky et d'Arnold Schoenberg. On éprouve le sentiment d'une immense improvisation orchestrale du plus bel effet. Le *Capriccio (III)* brise les formules académiques américaines (on songe notamment à Aaron Copland) et offre une sonorité très personnelle et sans point de comparaison. Il y a une réelle jouissance du son dans les déhanchements de rythmes et de cuivres. Le quatrième mouvement propose une succession de variations sur le modèle de Johannes Brahms. Nous sommes alors plus proches des écritures anglo-saxonnes de l'époque, de Ralph Vaughan Williams et de William Walton. Les grandes phrases au caractère élégiaque ancrent pour la première fois l'œuvre dans son époque. Le *Finale*, une sorte de danse effrénée, caricature tous les thèmes précédents dans une fête que l'auteur de *Pétrouchka* n'aurait pas reniée. Une partition aussi chargée d'intentions, de difficultés de mise en place n'aurait pu être si bien servie sans l'engagement magnifique de l'Orchestre symphonique de la Radio de Sarrebruck et de son chef Christopher Lyndon-Gee.

Stéphane Friédérich